VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ET

NOUVELLES AGRÉABLES

PAR

MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABD EL-KADER
EN-NASRI

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(Suite. — Voir les nos 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 144, 147, 148, 150 et 152.)

وبقيت عنوة في تسع عشرة * من بعد سكنى زه والدين في وكس

Oran fut pris d'assaut, dans la 19e année du XIIe siècle, après avoir été le séjour des Infidèles pendant 205 ans, au grand détriment de la religion.

COMMENTAIRE

On dit que le sultan Bâkdâche mourut peu de temps après la conquête d'Oran. C'était un souverain grand dans tous les siècles, un modèle éclatant de vertu; il compte parmi les monarques qu'ont honorés leur amour pour la guerre sainte et leur ardeur à ruiner les peuples de la perdition et de l'incrédulité opiniâtre. Par la prise d'Oran, il s'est amassé une récompense infinie qu'il a retrouvée comme un trésor dans le ciel.

Le premier fort dont s'empara Mohammed Bâkdâche, à Oran,

fut le Bordj El-A'ïn. Quant au Bordj El-Morsa, il ne le prit qu'après la réduction de la ville et celle de tous les autres forts.

Les avis sont partagés sur la conquête du Mar'reb par les premiers Arabes. Les uns disent que ce pays fut pris de vive force, les autres par capitulation. D'aucuns font cette différence que les parties montagneuses se rendirent, et que les plaines seules furent emportées de vive force. Certains historiens, s'appuyant sur le sens apparent des paroles de Ibn Abou Zéid, soutiennent qu'une partie du pays fut conquise à force ouverte, et l'autre par capitulation. Cette dernière opinion est certainement la préférable.

Des auteurs sont d'avis que, par terre conquise de vive force, il faut entendre tout pays passé aux mains des Musulmans, par suite de leur puissance invincible et de leur victoire sur les Chrétiens, soit que les Musulmans aient envahi le pays des Infidèles, qui n'ont pas cru devoir le quitter, soit que ces derniers aient fui leur patrie en l'abandonnant à leurs ennemis. Quant au pays pris à la suite de reddition, c'est celui dont les habitants, pour sauver leur vie, ont demandé la paix aux Musulmans qui les bloquaient, leur ont payé une rançon ou se sont soumis à un tribut, afin de rester propriétaires de leur sol.

On ne doit pas dire d'un pays qu'il a été conquis par capitulation, si ses habitants ont payé une rançon, soit pour racheter leur vie, soit pour ne pas sortir de leur patrie. Ainsi, la contrée habitée par les Mas'mouda, qui s'enfuirent pour éviter l'invasion arabe, fut réellement conquise à force ouverte. Ce pays comprenait le Djebel Dirène, Maroc, Ar'mât et les dépendances de ces villes ou contrées.

La constitution de la propriété du sol conquis eut lieu d'après ce principe : tout fonds reste en la possession de l'individu qui en est reconnu propriétaire. Toute terre ne se trouvant pas dans cette condition revient de droit à l'imâme ou chef de l'État, qui en dispose en faveur de quiconque il en juge digne. On renonça à appliquer ce règlement de droit à la terre, chez les Berbers, sur le littoral, en Afrique, parce qu'on ne connut pas la véritable situation de la propriété dans ces pays. L'imâme s'incorpora toutes les terres.

D'après l'imâme Mâlek, le Mar'reb fut si bien conquis de vive force, que celui qui s'y était attribué quelque chose et ne l'avait pas restitué au souverain était regardé comme ayant commis une action contraire à la loi.

اضحت مراتع امن للانام وفد * كانت بها طيبات لانس پے دنس

Dès lors, l'homme qui, jusque-là, avait vu les joies de la vie noyées dans la souillure, vécut à son aise dans de gras et abondants pâturages.

COMMENTAIRE

طيبات لانس. — Le vizir El-H'assane ben Hasoun El-Mohellebi avait pour commensaux de sa table quatre cadis, hommes d'une solide érudition, spirituels et de bonnes manières, généreux et de grande race. C'étaient Mohammed ben Abou El-Fehm El-Tenoukhi, cadi de Bas'ra et d'El-Ahouâz; le cadi Abou Bekr ben Kerîa; Ibn Ma'rouf. J'ignore le nom du quatrième. Les réunions avaient lieu deux nuits par semaine chez ce vizir. Là, ils se livraient aux plaisirs de la table et se roulaient sur des tapis d'une splendide beauté.

De ces gais compagnons, pas un qui n'eût une longue barbe blanche. Lorsqu'ils étaient arrivés aux dernières limites du plaisir et touchaient à cette délicieuse ivresse que procure une aimable société, ils se dépouillaient, en faveur d'un vin généreux, de leurs apparences de gravité, se plongeaient avec volupté dans la bonne chère, oubliaient tout sérieux, et se laissaient aller à une douce folie. Chacun d'eux avait devant lui une coupe en or du poids de mille mitkal, pleine de vin; il y trempait sa barbe qu'il secouait ensuite sur son voisin, et se mettait à danser.

Ces aimables convives avaient eu le soin de se couvrir de vêtements teints, qui ne craignaient point les souillures. Le lende-

main, ils reprenaient l'air digne de magistrats, la mine soucieuse de savants.

Ce Tenoukhi, que nous venons de voir si léger, avait été suspendu, pendant un certain temps, de ses fonctions de cadi de Baghdad. Ayant été nommé cadi de Bas'ra et d'El-Ahouâz, il se rendit auprès de Séif Ed-Dawla ben Hamdâne, qui, non content de l'accueillir avec faveur, de lui accorder une large hospitalité, écrivit encore en sa faveur à Baghdad et réussit à le réintégrer dans ses fonctions, à lui obtenir de nouveaux honneurs et une plus grande fortune.

« Modifie ton caractère, a dit le poète, donne quelque repos à sa susceptibilité, en lui laissant prendre un léger ton de badinage.

» Mais que ce badinage que tu lui permettras ne soit pas plus abondant que le sel entré dans un mets. »

« La coupe m'a promis tous ses baisers, et je lui ai promis toute ma raison.

» Elle n'a cessé de m'abreuver de ses trésors; et je n'ai pas cessé, moi, de lui verser largement le trésor de ma raison,

» Jusqu'à ce que, enfin, l'un et l'autre, nous ayons complètement épuisé, — elle, ses trésors, et moi, ma raison.

» Lorsque, avec la même constance que l'arbre met à se couvrir de belles feuilles, le temps arrive de tenir nos engagements,

» De donner au vin ma raison, de saisir amoureusement, avec ma droite, la main de ma coupe,

» Je dépouille cette amie de ses vêtements de soie, ma main entoure son cou, et ma jambe s'enroule autour de sa jambe. » (Abou El-H'assâne Ali El-R'errâb.)

Je n'ai jamais entendu de vers plus éloquents que les suivants, sur la façon de comprendre ce monde, de goûter à ses joies et à ses félicités :

« Je pense à la mort quand on en parle. Hors de là, je traverse le monde en m'y récréant et en y badinant.

» Nous sommes fils de ce monde et avons été créés pour un autre. Je chéris la chose dont je suis issu. »

El-Mamoun disait : « Si le monde s'était décrit lui-même, il ne l'aurait pas mieux fait que Abou Nouâs dans ces vers :

« Allons ! tout être doit mourir : le fils du mort comme l'homme de race sont confondus dans cette loi de mort,

» Quand un esprit avisé examine le monde, il y découvre l'ennemi sous les habits de l'ami. »

Ce poète avait sur Dieu de larges idées.

« Ne crains pas de commettre tous les péchés que tu pourras, car tu comparaîtras devant un seigneur d'une immense miséricorde.

» Lorsque tu te présenteras à lui, tu trouveras ton pardon tout prêt, et tu auras affaire à un maître, à un roi absolument grand.

» Certes, tu mordrais tes doigts de regret d'avoir abandonné tel acte par crainte du froid intense de l'enfer. »

Un ami de Dieu, à son heure dernière, s'écriait :

« O mon Dieu, qui es seul Dieu ! O mon maître, je t'adjure de me pardonner, car tu as d'autres pécheurs que moi à punir ; tandis que moi, je n'ai personne autre que toi pour me pardonner. »

فدمه بعد عثراستفل بها * بغاية حادث كالعدو للفرس

Bien qu'au départ son pied eût butté, il parvint seul au bout de la carrière où il s'était jeté avec la vigueur d'un cheval emporté.

COMMENTAIRE

فرس. — On lit dans le Kitâb El-O'k'ed, par Abd Er-Rabbih,

que le Prophète de Dieu Soléimâne, fils de Daoud (Salomon), reçut un jour les El-Ard, ses parents par alliance. Au moment de retourner chez eux, ces gens lui dirent :

« Prophète de Dieu, nous avons à traverser plaines et déserts avant d'arriver chez nous. Des vivres nous seraient donc nécessaires.

— Quand vous aurez faim, répondit Soleïmâne en leur offrant un cheval qu'il appelait Ae'ouedj, que l'un de vous monte ce coursier, et tout gibier vu sera gibier pris.

Ainsi fut fait pendant toute la durée du voyage.

Ce cheval donna à ces parents de Soleïmâne de nombreux produits. On prétend même que tous les chevaux arabes sont issus de lui, et c'est à cette origine qu'a fait allusion El-Farazdek parlant de O'mar ben Hobéira El-Fezâri, gouverneur de l'I'râk, jeté par Khaled ben Abdallah El-K'esri dans une fosse souterraine et qui parvint néanmoins à s'enfuir de l'Irâk' à Damas, en un jour et une nuit :

« Quand tu vis la terre se refermer sur toi et ne te laisser d'autre sortie que ses entrailles,

» Tu appelas à ton aide celui qu'avait invoqué Younès (Jonas) pour s'échapper des trois ténèbres qui l'enveloppaient.

» De l'I'râk', en Syrie, tu arrivas en une nuit. Jamais pareille course commencée à la fin du jour n'a eu lieu.

» Tu te sauvas sans avoir eu pour te seconder une nuit douce : seul ton désir d'imiter la rapide postérité de Ae'ouedj a tout fait. »

On dit que Dâh'es, cheval dont les exploits sont dans la bouche des Arabes, était de la race de Ae'ouedj. Son maître, K'éis ben Zohéir El-Abc'i, avait parié pour son coursier contre El-R'ebra, jument de Hodéifa ben Bedr Ed-Dobiâni. L'enjeu était de vingt chameaux, le but de cent portées de flèche, et cette course devait être fournie pendant quarante nuits. K'éis fit courir Dâh'es et Hodéifa El-R'ebra.

El-R'ebra allait demeurer victorieuse, lorsque les Fezâra, famille de Hodéifa, placèrent sur le chemin de course une embuscade qui fit rétrograder El-R'ebra après l'avoir frappée. Cette mauvaise foi amena une guerre de quarante ans entre les A'bs et les Dobiâne. Hodéifa et son frère H'emel perdirent la vie à Hebbât, où les deux partis se livrèrent une de leurs plus grandes batailles. El-K'éis ben Zohéir, qui leur donna la mort, exprima ensuite, dans une touchante élégie, ses regrets sur la perte de ces deux héros :

« J'ai apaisé la soif de vengeance que j'avais contre H'emel ben Bedr, et mon glaive a calmé ma haine contre Hodéifa.

» En tuant ces frères, j'ai tué les seigneurs d'un peuple, les parures du siècle.

» En me vengeant d'eux, je n'ai fait que couper mes propres doigts. »

La paix fut conclue entre les deux tribus dans les circonstances suivantes :

— Si je demandais à quelque Arabe sa fille en mariage, penses-tu qu'il me la refuserait? disait El-H'ârek ben Aouf El-Morri à Khâredja ben Sinâne.

— Oui, répondit ce dernier.

— Insolent ! qui donc me repousserait, moi qui, sans rival, suis le seigneur des K'éis ?

— Aous ben H'àreta Et-Taï.

— A-t-il des filles ?

— Oui, trois.

— Conduis-moi vers lui.

Ils se dirigèrent tous les deux vers les terres de Aous qu'ils trouvèrent dans l'enceinte formée par les tentes de sa famille. Il les salua et leur souhaita la bienvenue :

— Que désirez-vous? leur dit-il.

— Nous allier à vous.

A la suite du refus opposé par Aous à leur demande, les deux amis s'en retournèrent.

« J'avais, racontait Khâredja, constamment tenu les yeux fixés sur notre hôte. Quant à El-Hâ'ret, il ne leva pas, un seul instant, la tête vers lui et, malgré son dépit, garda la plus grande immobilité. »

Cependant Aous étant entré dans sa tente, sa femme lui dit :

— Quelles sont donc les personnes qui se sont arrêtées à causer avec toi et sont ensuite parties ?

Quand il eut terminé le récit de ce qui s'était passé, sa femme lui posa cette question :

— Veux-tu marier tes filles ?

— Assurément. C'est une nécessité.

— Où est alors l'homme réunissant mieux que le seigneur des Arabes les conditions voulues d'égalité ? Tu l'as cependant renvoyé. Il faut le revoir.

— Que faire ? Il a déjà beaucoup d'avance sur moi.

— Tâche de le rejoindre et excuse-toi sur un accès de mauvaise humeur que tu avais déjà lors de son arrivée.

Aous parvint à rattraper les voyageurs.

« Ayant retourné la tête, disait Khâredja, je vis un cavalier se diriger à fond de train sur nous. Arrivé près de nous, il s'arrêta, témoigna à El-H'âret le regret de son refus et lui accorda la plus jeune de ses filles.

» El-H'âret, pendant notre séjour chez son beau-père, tenta de consommer son mariage avec sa jeune épouse. »

— Chez mon père et ma mère ! lui dit-elle.

Quand il eut quitté la tente paternelle il voulut, pendant la route, donner satisfaction à ses désirs amoureux.

— Suis-je donc, s'écria-t-elle, une esclave conduite par des marchands?

Arrivé chez lui, il recommença ses tentatives dans la tente nuptiale.

— Il a menti, s'écria-t-elle, celui qui vous représente comme le seigneur des Arabes.

— Pourquoi ?

— Vous vous occupez de femmes, alors que les Arabes se livrent des combats acharnés et risquent leur vie dans les plus grands dangers.

— Conduis-moi, dit-il aussitôt à Khâredja ben Sinâne, vers les A'bs et les Dobiâne pour les réconcilier.

Il se chargea généreusement de payer les *Dia* ou dettes de sang, qui s'élevèrent de part et d'autre à 30,000 chameaux. C'est depuis lors qu'on l'appela *S'ah'eb El-H'emâla* ou l'homme caution.

Lorsque, à la suite de cette paix, il vint en députation auprès du Prophète, il fit des présents pour une valeur double de celle offerte jusqu'alors à l'occasion des ambassades.

Aous fut nommé roi des Arabes par Kisra après le règne de En-No'mâne ben El-Mondir et livra la bataille de Dou-Kar.

Le poète a dit sur la paix d'El-H'âret :

« Ibn Morra, dans son dépit, fit de nombreux efforts pour ramener la concorde entre les deux tribus dont le sang avait coulé.

» Il jura sur le temple qu'entourait les fils des K'oréiche et des Djerhom de respecter la paix.

» El-H'âret ben Aouf et Khâredja ben Sinâne, vous êtes deux nobles seigneurs dans les combats et dans la paix.

» Vous avez réconcilié les A'bs et les Dobiâne, bien qu'ils se fussent oint le corps de l'acre aromate de Manchem, avant de se livrer leurs terribles batailles. »

Mauchem était une femme des Khozaa. Lors des guerres de sa tribu avec les Djorhom du Hidjaz, elle aspergeait les fuyards d'un certain parfum dont elle avait un plein bassin devant elle. Ech-Chemous bent R'effâr El-Djerissia criait aux guerriers de sa tribu :

« Voici le parfum des jeunes mariés : usez-en, car vous êtes des femmes auxquelles conviennent les parfums et le kohl. »

حكم الا لـه كما تـرى قدرة * لو شاء ما ملكوها عشر النـفس

Tel fut l'arrêt de Dieu qui règle tout avec puissance. S'il l'avait décidé, les Chrétiens ne l'auraient pas possédée, même pendant un dixième de seconde.

COMMENTAIRE

نـفس — Et-Termidi, décrivant les caractères du Prophète, assure que cet élu de Dieu buvait au vase en respirant deux fois. D'après une autre version, il respirait trois fois, mais en éloignant le vase de ses lèvres. Selon El-Bokhari, le Prophète défendait de respirer dans le vase.

Quelqu'un a dit que l'homme, s'il ne veut se réserver des regrets pour le jour de la résurrection, ne doit passer aucun instant, même aussi court que la respiration, sans parler ou se souvenir de Dieu.

Le roi des Grecs, Léon Tabalos, avait prié Abd El-Malek ben Merouâne de lui envoyer un savant musulman. Après réflexion, Abd El-Malek arrêta son choix sur Ech-Cha'bi.

Le monarque chrétien reçut magnifiquement le lettré musulman et un jour qu'il s'était assis familièrement auprès de lui, lui dit :

— Savez-vous pourquoi je vous ai envoyé chercher ?

— Dieu le sait mieux que personne.

— C'est pour vous interroger sur trois choses.

— Interrogez-moi sur ce qu'il vous plaira.

— Il m'est parvenu que les gens du paradis mangent et boivent sans jamais éprouver le besoin d'une excrétion soit solide, soit liquide.

— C'est vrai.

— Enlevez-moi toute incertitude à cet égard au moyen d'une démonstration expérimentale.

— Le fœtus mange et boit dans le sein de sa mère sans rien rejeter hors de lui. S'il ne mangeait pas il mourrait, et s'il avait une défécation il tuerait sa mère.

— Est-il réel que toutes les créatures peuvent puiser dans les trésors de Dieu sans les diminuer.

— C'est très vrai.

— Fournissez-en une preuve tirée de faits sensibles.

— Ne pourriez-vous pas allumer à un flambeau, sans rien diminuer de sa lumière, une quantité innombrable d'autres flambeaux ? Le soleil également éclaire tous les objets sans affaiblir son éclat.

— On m'a appris que les anges chantent les louanges de Dieu nuit et jour sans jamais se reposer.

— C'est indiscutable.

— Montrez-le moi par un exemple.

— Voyez le mouvement respiratoire de l'homme. L'expiration et l'inspiration ont lieu chez lui sans repos ni cesse, soit qu'il dorme, soit qu'il mange ou qu'il exerce une faculté quelconque.

Le roi prisa fort les réponses du savant et lui délivra un diplôme d'honneur. Au moment de le congédier, il lui remit une lettre de recommandation pour le Khalifa. Abd El-Malek en lisant cet écrit y vit une profonde admiration pour un peuple qui produisait des hommes comme Ech-Cha'bi et cependant confiait à d'autres qu'à eux le soin de le gouverner.

— O Ech-Cha'bi, lui dit le khalifa, la lettre du chrétien me porte à te tuer.

— Prince des musulmans, il ne vous est tant parlé de moi que parce que vous n'avez point été vu. Si vous étiez allé chez les chrétiens, ils n'auraient rien écrit à ma louange.

— Combien t'ont-ils donné ?

— Deux mille dinars.

Abd El-Malek comprit, par le cas déclinatif de cette réponse, que sa demande renfermait un solécisme.

— Combien, reprit-il en se corrigeant, t'ont-ils donné ?

— Deux mille dinars, répondit le savant en employant le même cas que le monarque.

— Pourquoi as-tu répondu tout d'abord « déux mille » en te

servant de l'accusatif et, en second lieu, en te servant du nominatif ?

— Il n'aurait pas été convenable que mes réponses fussent plus correctes que vos demandes.

« L'homme ne naît pas savant, a dit O'mar ben Abd El-A'ziz. L'érudit a un tout autre rôle que l'ignorant.

» Chez une nation, le plus humble, s'il est savant, sera grand dans les assemblées littéraires. Y sera petit, au contraire, le grand qui est ignorant. »

Ech-Cha'bi, passant un jour près d'un groupe d'individus qui disait du mal de lui le croyant loin, s'écria en imitant le vers de Kotéir Azza :

« Savoir que les qualités que vous me retranchez ne portent aucun trouble dans l'organisme de Azza, est encore du bonheur et de la félicité. »

من بعد عشر و عشر ثم اربعة * عادوا اليها فرة اعين الشمس

فملكوها بلا كبير ملحمة * لاكن پے الاولى بخدعة منخيس

Après dix ans, plus dix, puis quatre, les Chrétiens revinrent à Oran, car elle était pour eux comme la consolation que recherche le misérable.

Ils en reprirent possession presque sans coup férir. Déjà la première conquête de cette ville avait eu lieu grâce à la trahison.

COMMENTAIRE

Les chrétiens — que Dieu les détruise ! — rentrèrent à Oran en 1144, après en être sortis en 1119. Dans la date rappelée par

notre vers, nous n'avons point compris l'année même de leur sortie.

Lors de cette seconde conquête d'Oran, les infidèles abordèrent nos rivages avec une grosse flotte et jetèrent l'ancre à Morsa El-H'aricha, à l'ouest d'Oran. Là, ils débarquèrent leur cavalerie et leur infanterie, bien pourvues de munitions et de matériel. Ils avaient un corps de réserve parfaitement armé.

Most'afa ben Youssof-Bey sortit contre les envahisseurs à la tête d'environ 4,000 hommes. Il ne put leur tenir tête.

Mon maître et professeur, le cheikh Sidi Abd El-Kader ben Abdallah El-Mocherrefi — puisse Dieu, en lui donnant une place dans le paradis, le traiter selon ses mérites! — assista à cette affaire. Cet homme, pendant sa vie, mena constamment une vie exemplaire et fut le dernier de ceux qui, dans leur ferme croyance à une volonté motrice et directrice, se consacrent à la recherche des vérités dogmatiques. Voici ce qu'il me racontait :

« Les Infidèles, après avoir concentré toute leur armée sur le rivage, s'aperçurent que la plus grande partie de leur réserve était restée sur les vaisseaux. Alors, au lieu de se former en ligne de bataille et de nous offrir le combat, ainsi que l'eussent fait de véritables soldats, ils marchèrent directement sur la ville avec toute leur infanterie et leur cavalerie, comme une lourde meule qui écrase le grain dans son mouvement rotatoire; leur poudre tonnait pareille au roulement continu du tonnerre, leurs balles tombaient en pluie serrée sur nous. Chacun redoutait de les approcher; aucun de nos guerriers n'osait renouveler une attaque demeurée vaine. Les Musulmans fuyaient devant leurs ennemis. Peu nombreux furent ceux qui les chargèrent; moins nombreux encore furent ceux qui revirent leur famille. Le bey Most'afa fut précipité ce jour-là de cheval, tant il mettait d'ardeur à animer ses troupes contre une trop grande multitude de Chrétiens, que soutenaient encore les escadrons des Beni A'mer, traîtres à leurs frères. Les mécréants n'étaient pas arrivés à la ville que déjà son enceinte était vide de ses habitants : tous avaient fui. »

Le même cheikh me racontait également que les Chrétiens, lors de leur débarquement dans la baie d'El-H'aricha y trouvèrent les Musulmans rassemblés qu'ils chassèrent des abords du rivage à coups de canon. « Le premier boulet, disait-il, que lancèrent les ennemis de Dieu, tomba près de moi, à une distance d'une coudée ou d'une brassée au plus, et s'enfonça dans la terre. »

الاولى La première prise d'Oran eut lieu, comme nous l'avons relaté, au commencement du Xe siècle. Les Chrétiens nous l'enlevèrent par adresse et fourberie, et non les armes à la main. Ils s'emparèrent d'abord de Bordj-El-Morsa, grâce à l'odieuse machination d'un Juif ; puis, quelques années après, ce fut au tour de la ville de succomber sous les coups de la perfidie, de la ruse et du manque à la foi jurée entre Musulmans et Infidèles, comme cela était déjà arrivé pour Malaga. On sait qu'une trève avait été solennellement conclue entre la population de Malaga et les Chrétiens. Mais les dix-huit articles de ce traité de paix furent indignement violés.

Les Arabes disent que la trahison commence par la honte de son auteur et finit par sa ruine.

Les Djerîs avaient comploté la mort de leurs frères, les T'essem pour se venger de la tyrannie du roi A'mlouk' Et-T'essemi. Ech-Chemous bent R'affar essaya de les faire revenir, par de sages conseils, de leur sinistre projet. « Ne te rends pas coupable de cette lâche action, » recommandait-elle vainement à son frère El-Asoued. La tribu des Djerîs massacra une partie des T'essem et fit l'autre prisonnière. Un homme cependant s'échappa. C'était Refâ, frère de la célèbre Rezk'a El-Yemâma. Il implora l'appui de H'assane ben Tobba', roi de l'Yemène, qui marcha contre les Djerîs et les extermina jusqu'au dernier.

Le Prophète avait envoyé les gens de Bir Moa'ouna aux Benou Soléim pour leur enseigner le Coran. A'meur ben T'oféil, quand la nouvelle lui en parvint, lança une troupe de gens des Benou Soléim, des Dekouâne, des Benou Lih'îâne et des Benou O'céya, qui tua les missionnaires. Le Prophète ayant appris ce forfait,

appela la malédiction divine sur les criminels : tous furent détruits, anéantis ; le souvenir de leur existence même se perdit, car il ne resta aucun survivant pour parler d'eux aux générations futures. Tels furent les effets de l'invocation du Prophète, qui implora ensuite la colère de Dieu sur A'meur. Ce dernier, comme nous l'avons déjà dit, fut atteint d'un bubon pestilentiel.

فرة اعين Les Chrétiens avaient une telle prédilection pour Oran et cette ville leur rendait si bien cette affection, que, pour la posséder, ils venaient des rivages les plus éloignés. Espérons que l'Islam saura maintenant leur enlever à tout jamais l'espoir d'y remettre les pieds.

On lit dans El-O'k'd que Mas'a'b ben Ez-Zobéir conduisant une députation de chefs de l'Irak' à son frère, notre seigneur Abdallah ben Ez-Zobéir, lui dit en les présentant :

— Prince des Musulmans, les chefs de l'Irak sont devant vous. Ils seraient heureux de recevoir de vos mains quelque chose du trésor de Dieu, comme témoignage de votre bienveillance.

— Ce sont les esclaves de l'Irak que tu m'amènes, répondit l'Émir. Je ne leur donnerai certainement rien du trésor de Dieu, car, je te l'assure, j'estime qu'en présence des gens de Syrie, ils ont la même valeur qu'une drachme à côté d'un dinar d'or.

— Savez-vous, dit Obéid Allah ben Dobiâne, quelle est la comparaison que me suggèrent vos paroles ?

— Voyons cette comparaison.

— Ae'cha Bekr ben Ouaïl, dans le vers suivant, a parfaitement défini la situation dans laquelle, nous et les gens de Syrie, nous nous trouvons à votre égard.

« Je l'aimais beaucoup ; mais elle aimait un autre que moi, et ce dernier aimait une autre femme qu'elle. »

— Nous vous aimons, Prince ; mais vous aimez les gens de Syrie, et ceux-ci aiment Abd El-Malek ben Merouâne.

Les chefs de l'Irak se retirèrent tout mortifiés, et écrivirent à Abd El-Malek ben Merouâne, trahissant ainsi Mos'a'b ben Zobéir.

Abou El-Mot'a' Dou El-K'ornéïne H'amdâne ben Nacer Ed-Dawla

Et-Tar'lebi parlant de l'amour, a fait cet ingénieux rapprochement :

« Lorsque je vois dans les livres l'étroite étreinte du *lam* et de l'*alef* de la particule *la* (لا), j'envie l'heureux sort de ces deux lettres.

» Je crois que leur embrassement ne dure si longtemps qu'à cause du violent amour que l'une éprouve pour l'autre. »

Chibli, entré un jour chez son professeur El-Djonéidi s'arrêta devant lui en récitant ces vers :

« Laisse-moi m'approcher encore de toi : ta société est si douce ! On m'accuse de m'éloigner, alors que ne plus te voir serait pour moi une douleur !

» Non ; je le jure par cette crainte respectueuse qu'on éprouve en ta présence, la récompense de celui qui aime est d'être aimé. »

El-Djonéidi répondit :

« J'ai désiré te voir et, quand je t'ai vu, ma joie a été si grande que tout autre sentiment a disparu et n'ai pas été maître de mes larmes. »

Chibli mourut à Baghdad, en 330, dans la nuit du vendredi, l'avant-dernière du mois de k'a'da ; il était âgé de 80 ans. Il fut enterré dans le cimetière d'El-Khizrane. Selon Ibn Khallikane, il était né à Chibla, bourg du Asrouchoua, grande ville au delà de Samarcande, dans le Maouara En-Nehar.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(*A suivre.*)